

de leur prospérité matérielle et morale résolue. C'est grâce à l'émigration et par l'émigration seule que les États-Unis sont devenus ce qu'ils sont. Voilà comment, en octroyant aux colons gratuits d'abord, puis ensuite à fort bas prix, d'énormes concessions de terrain, ils sont parvenus à rendre leur sol vierge, un sol fécond et riche. Voilà comment, à la place de leurs immenses forêts, on a vu germer et fleurir, le blé et le riz ! Voilà comment, les territoires se sont peuplés, comment des villages, des bourgs des villes se sont élevés comme par enchantement. Voilà comment des territoires, autrefois arides, déserts, habités seulement par des Indiens se livrant à la pêche et à la chasse, sont admis aujourd'hui à faire partie des autres États de l'Union. Voilà comment, alimentées par de vastes cours d'eau, de grandes cités deviennent manufacturières, et vont par là même ajouter leur quote-part à la fortune du pays ! Tout cela, eh bien ! c'est l'œuvre de l'émigration européenne, qui, en mettant le pied sur le continent américain, y a apporté son esprit d'ordre, de travail, de persévérance. C'est l'émigration qui a fait aujourd'hui les États-Unis ce qu'ils sont. C'est cette même émigration, que quelques journalistes d'ici n'ont pas rougi d'appeler l'écume de l'Europe, vomi en haillons sur les bords américains, qui a fait tout cela. Eh bien, oui, ce sont ces hommes arrivés en haillons en Amérique, c'est cette écume, comme vous la nommez, qui ont rendu les États-Unis un peuple qui marche aujourd'hui à la tête du progrès et de la civilisation, un peuple riche, prospère. C'est qu'aussi, en échange de son travail, de ses connaissances, de ses aptitudes, les États-Unis ont fait une large part à cette émigration européenne, que vous semblez tant redouter. Au lieu de les repousser, ces hommes, ils les ont accueillis avec bienveillance, ils ne se sont pas montrés ingrats envers ceux qui ont travaillé, ils leur ont permis d'échanger leurs haillons contre des habits, et cette "écume de l'Europe" s'est transformée pour les États-Unis en un suc régénérateur, en une manne du Ciel, qui a reconnu à tous les hommes le droit au travail, qui n'a établi aucune distinction entre les grands et les petits, les riches et les pauvres, mais qui ne connaît que les justes et les mauvais, pour récompenser un jour les premiers et punir les derniers.

Si nous nous sommes appesantis aujourd'hui sur les avantages procurés aux États-Unis par l'émigration, c'était pour établir une sorte de parallèle. Nous pensons qu'il sera lu avec fruit par nos lecteurs. Dans un prochain article, nous continuerons cette discussion, en l'amenant sur le terrain du Canada, celui dont nous devons nous occuper exclusivement, parce que nous l'habitons d'abord, ensuite parce que nous l'aimons et qu'il nous rappelle notre pays, la France.

NEMO.

### Concert et Bal à la Salle Nordheimer.

C'est ce soir à 8 heures que M. Vaillant, directeur de l'Union Canadienne, inaugure ses promenades-concerts. Entre autres morceaux de choix, les chanteurs exécuteront une ravissante cantatille composée par

M. Alphonse Van Ghele qui s'est déjà fait avantageusement connaître du public Montréalais. Le mérite des artistes et le programme de la soirée sont pour nous un sûr garant que l'auditoire ne regrettera ni son temps ni son écu.

Jaloux de voir éclore une société musicale exclusivement formée de Canadiens; quelques John Bull essaient d'entraver son essor; mais la société leur prouvera qu'on peut chanter sans eux, et l'affluence du public qu'on sait encore se passer d'eux pour encourager et applaudir le talent.

**Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'y voit pas clair !**

Dans son numéro du 12 courant, la *Guêpe* annonce à ses abonnés qu'elle est devenue aveugle....

Voici dans quels termes elle leur communique cette lamentable nouvelle :

" M. Pierre Cérat, (c'est-à-dire la *Guêpe*) désirant se retirer des affaires, par suite de la faiblesse de sa vue, offre en vente son établissement complet : journal et imprimerie. Il transigera d'une manière très libérale."

NOTA BENE.—La *Guêpe* doit se réjouir d'avoir perdu la vue, car elle aura sur beaucoup d'autres l'avantage de ne pas se voir mourir.....

### CE QUE C'EST QUE L'EXEMPLE.

— Nemo ! une idée....  
 — Quoi donc ?  
 — Pourquoi les journalistes ne porteraient-ils pas une tenue comme le recorder Sexton ?  
 — Tu plaisantes, sans doute ?  
 — Je plaisante si peu que j'ai déjà commandé chez Brabadi un magnifique chapeau à claques.  
 — Et qui va payer ça ?  
 — Et parbleu ! le trésorier de la corporation....

Un de nos amis, fatigué des aboiements francophobes du *Commercial Advertiser*, nous envoie pour son rédacteur, l'épigramme suivante :

Sir Bacchus est son parrain :  
 Son patron doit être un cancre,  
 Sa plume s'emplit de vin,  
 Plus qu'elle ne s'emplit d'encre.  
 Au public il sert l'esprit.  
 Qu'il absorbe jour et nuit.  
 Je ne crains pas de le dire,  
 S'il doit boire pour écrire,  
 C'est pour boire qu'il écrit.

### TYPE PARISIEN.

#### LA DEMOISELLE DE COMPTOIR.

N'allez pas confondre autour avec alentour, ni la demoiselle de comptoir avec la demoiselle de boutique.

La seconde est à cent piques au-dessus de l'autre.

En effet, il faut de l'intelligence à la demoiselle de boutique, ainsi qu'un commis de

magasin, pour faire l'article et écouler les rossignols de la maison.

Tout au contraire, la demoiselle de comptoir ne doit pas avoir d'intelligence.

Qu'en ferait-elle, ô mon Dieu !

Elle, dont le rôle se résume à saluer de la même inclinaison de tête mécanique et banale le consommateur qui entre et le consommateur qui sort; elle qui doit demeurer coite sur son siège depuis neuf heures du matin jusqu'à onze heures, et se laisser complaisamment inventorier par les borgnes insolents et les besicles luxurieuses !

Une demoiselle de comptoir ne sent pas, ne pense pas, ne vit pas; elle végète tout un plus.

C'est quelque chose comme un meuble menaçant; elle fait partie intégrante du matériel de l'établissement, au même titre que les plateaux, les demi-tasses, les soucoupes, les cuillers, les canettes et les chopes.

Son buste, soigneusement attifé et tiré à quatre épingles, forme le couronnement du comptoir, de moitié avec la tire-lire des garçons.

C'est une incrustation féminine sur fond de palissandre et d'acajou,—pas autre chose.

La demoiselle de comptoir est le pivot immobile autour duquel tout se meut et se déplace dans l'établissement; le public va et vient; les garçons patinent sur leurs escarpins; le patron surveille de droite et de gauche, elle seule demeure fixe, silencieuse, inerte et comme clouée à son tabouret.

On dirait la statue de l'Ennui.

Mais non ! Elle ne s'ennuie même pas, la malheureuse !

Elle pose, elle pose, et c'est assez.

Où, cette figure pauvre; où, cette personification de la nullité au repos, cet automate à l'œil terne est le point de mire où convergent trois ou quatre passions.

Le comptoir, comme le trône, a ses courtisans.

Vous les connaissez, ces condamnés au café à perpétuité, niais désœuvrés, blondins, chinchillas ou chauves (l'âge n'y fait rien) qui louchent à l'envers derrière des journaux qu'ils ne lisent point et qui abusent d'un petit verre de cognac rarement renouvelé pour tenir en état de siège pendant de longues journées entières ce bastion à dessus de marbre.

Sous ce feu croisé de regards incendiaires, elle reste impassible et froide,—c'est la consigne ! Toute préférence est interdite. Il ne faut chasser personne. Ainsi l'entend le maître de céans.

S'il arrive, une fois par hasard, qu'elle manque à ce programme de servitude; si elle s'avise de rejeter un seul instant ce manteau de plomb que la royauté du comptoir a jeté sur ses épaules, la moindre fantaisie est traitée de révolte, et le patron de se plaindre.

— Elle se dérange ! dira-t-il comme il dirait d'une horloge ou d'une machine.

D'où vient cette créature amphibie, intermédiaire entre la chose et la femme ?

Elle est sortie de vingt conditions diverses qu'elle a abandonnées par besoin ou par paresse.

La plupart se sont lassées de manier l'aiguille et les ciseaux pour un salaire insuffisant.

Epaves de l'océan social, elles ont fini par s'échouer dans le port d'une oisiveté éclairée au gaz et chauffée à vingt-cinq degrés centigrades,—mieux inspirées encore que tant d'autres qui finissent aux bagnes numérotés du vice.

Comment finissent les demoiselles de comptoir ?

Leur position est essentiellement transitoire.

Il faut qu'elles partent quand arrive le premier cheveu gris et que se creuse la pre-